

David Trotter, 2012, L'anglo-normand dans le Middle English Dictionary. in Stephen Dörr & Thomas Städtler (eds), *Ki bien voldreit raisun entendre. Mélanges en l'honneur du 70e anniversaire de Frankwalt Möhren*. Éditions de Linguistique et de Philologie, pp. 323-337.



L'anglo-normand¹ dans le *Middle English Dictionary*

Parmi les nombreux travaux de Frankwalt Möhren, d'importantes études ont été consacrées à l'anglo-normand. Une liste sans doute non-exhaustive se trouve à la fin de cette contribution². Le propre de sa contribution, dans ce domaine comme dans tant d'autres, est d'avoir su replacer l'anglo-normand dans la réalité de sa situation (socio)linguistique et historique ; de décrire et de respecter son *Sitz im Leben* : *Wort- und Sachgeschichte* vont ensemble (cf. Möhren 1986, 2005)³. Cela implique pour l'Angleterre médiévale – et pour d'autres pays également – qu'on a besoin de ce que Möhren lui-même appelle *the manifold linguist*, qui s'intéresse aussi à l'anglais, et au latin médiéval⁴.

Cette approche est valable et efficace pour deux raisons principales qu'on peut appeler diachronique ou 'verticale' ; et contemporaine ou 'horizontale'. Dans une perspective 'verticale', l'anglais, l'on le sait, est une langue qui doit une bonne partie de son lexique au français. Petit à petit se répand l'idée – somme toute, assez évidente – que la voie de transmission de ces vocables est l'anglo-normand, la ou les forme(s) du français implantée(s) en Angleterre à partir de 1066, et que l'hypothèse implicite de l'« emprunt français » – sous-entendu : le français de France – est a priori moins probable (Möhren 1997a ; Rothwell, 1980 ; 1994 ; 1998 ; etc.). Pourquoi traverser la Manche pour trouver du bon vin s'il en existe chez le voisin et qu'il vous le propose à un prix raisonnable ? Il vaut mieux éviter le problème et le prix du transport (cf. Möhren 1995). Il en va de même pour les mots.

¹ J'utilise ici par commodité le terme traditionnel, ce qui ne veut nullement dire qu'il s'agit d'une variété exclusivement normande, ni que la forme qu'aurait revêtu le français en Angleterre serait un hybride de la langue anglaise et du français. On peut également parler d'« anglo-français », du « français insulaire », du « français » tout court. Moins satisfaisant : le « Norman French » des historiens anglais du XIX^e siècle ou le « French of England » des anglicistes du XXI^e ; cette dernière appellation semble impliquer d'une part, par la préposition *of*, que le français appartenait aux Anglais (ou aux anglicistes ?), d'autre part, qu'il y avait une variété à part, insulaire et isolée. Contre cette idée : De Jong 1996 ; Ingham 2010b ; Möhren 1997a ; Roques 1997 ; 2007 ; Trotter 2003a ; 2003b ; 2009a (repris dans Trotter 2008). – *French of England* est sans doute la traduction (inconsciente ?) du (*faus*) *franceis d'Angleterre* ; cf. Rothwell 1993a.

² Évidemment, presque tout ce que Frankwalt Möhren a publié sur l'ancien et moyen français s'applique également à l'anglo-normand.

³ Les références autres que celles qui ont la forme « nom-date » sont celles de la bibliographie du DEAF : <www.deaf-page.de>.

⁴ Cf. l'étude par Möhren du mot *standard* (Möhren 2005).

Dans une perspective plus ‘horizontale’, le contact entre l’anglo-normand et d’autres langues fait partie de la réalité depuis la Conquête et jusqu’à la fin du XV^e siècle. Même si de nos jours l’Angleterre semble croire que l’anglais suffit pour la (re)conquête du monde par le biais du commerce global, ce même pays était au Moyen Âge un pays plurilingue où l’anglo-normand avait un prestige considérable, lié à la fois à son statut de langue des conquérants, mais aussi parce qu’il faisait partie du continuum dialectal de la deuxième grande langue de l’Occident médiéval après le latin, le français (cf. Ingham 2010 ; Rothwell 1994 ; 1998 ; Short 1980 ; 2009a ; Trotter 2000a ; 2003c ; 2009b ; Wogan-Browne *et al.* 2009 ; Wright 1996).

Frankwalt Möhren nous a donc montré la voie. En principe, et *par principe*, toute étude surtout du lexique – mais peut-être toute étude linguistique tout court – qui porte sur une des trois langues de l’Angleterre⁵ médiévale, le latin, l’anglo-normand et l’anglais, doit impérativement considérer les deux autres langues en même temps. Une solution idéale serait un dictionnaire trilingue, peut-être onomasiologique⁶. En attendant que ce rêve se réalise, il est essentiel de comprendre que la langue de base d’un dictionnaire d’une des trois langues n’exclut nullement que s’y trouvent des mots d’une autre langue : d’une part, à cause des textes plurilingues qui alimentent ces ouvrages (cf. Rothwell 2001 ; Trotter 2010b) ; d’autre part, parce que même dans les textes apparemment monolingues du Moyen Âge, les choses sont rarement aussi simples. Ainsi, et pour de solides raisons, l’AND et le DEAF et le DMLBS accueillent des mots moyen anglais et médiolatins, ainsi que des mots français qui se trouvent dans des textes latins. Bien qu’il fût utilisé dans tous les registres de la langue écrite avant 1066, l’anglo-saxon, une fois remplacé par l’anglo-normand, ne jouissait plus du prestige qui l’aurait rendu apte à être mis par écrit (cf. Clanchy ²1993). Pour l’histoire de la langue anglaise surtout, l’existence de mots anglais dans des textes anglo-normands ou latins est particulièrement importante, car la documentation en anglais, langue qui a plus ou moins cessé d’être écrite et qui est devenue en quelque sorte ‘invisible’ après 1066 (Da Rold 2006)⁷, fait souvent défaut. Les documents plurilingues, ou des textes qui sont « farcis » d’éléments provenant d’une autre langue⁸, fournissent ainsi de précieux indices

⁵ ‘L’Angleterre’ ici, est l’Angleterre *stricto sensu*, c’est-à-dire en excluant les parties celtophones de l’île, qui posent des problèmes encore plus difficiles, notamment au niveau de la documentation disponible pour la période qui nous concerne ici.

⁶ L’idée de travailler en même temps sur l’anglo-latin et l’anglo-normand est signalée dans Möhren 2000, 167 n.42. Une ébauche d’un article est publiée dans Trotter 2006 (cas du mot *bonnet*) ; d’autres tâtonnements aussi dans Trotter 2010b (*maser/mazer*).

⁷ Voir aussi le résumé des résultats du projet *The Production and Use of English Manuscripts 1060 to 1220*, < <http://www.le.ac.uk/em1060to1220/index.html> >.

⁸ Encore faut-il se demander dans quelle mesure ces mots ‘étrangers’ ou ‘d’emprunt’ étaient perçus comme tels à l’époque. Cf. Trotter 2006 ; 2010a.

pour l'angliciste qui essaie de se constituer la documentation la plus complète possible pour ce 'silence des siècles'⁹.

La réalité historique a fait qu'une langue (l'anglo-normand des vainqueurs) s'est superposée sur une autre (l'anglais des vaincus). Chose curieuse, et au grand dam de certains philologues français du XIX^e siècle, c'est l'anglais qui quelques siècles plus tard, en sort de nouveau ... vainqueur¹⁰. La fusion entre l'anglo-normand et l'anglais est essentiellement un transfert du lexique anglo-normand en anglais (cf. Rothwell 1980; 1998; Trotter 2010a). Le phénomène est au fond bien connu en linguistique romane : une langue qui n'a pas le 'droit' d'être écrit, se faufile néanmoins dans l'écrit, par l'intermédiaire d'une autre langue. Comme le dirait la SNCF, une langue peut en cacher une autre. À cet égard, le processus ressemble au cas bien connu des premiers mots occitans qui se trouvent dans le latin farci des documents de la fin du X^e siècle (Brunel 1922; Belmon / Viellard 1997; Trotter 2009b), ou à l'utilité du latin pour l'étude de l'Italie du nord ou du français médiéval (Möhren 2000, 167 nn. 41-42).

Il n'est pas surprenant que les textes et les dictionnaires anglais aient été relativement peu étudiés par les spécialistes du français. L'anglo-normand est nettement plus important pour les anglicistes que ne l'est l'anglais pour l'étude de l'anglo-normand ou de l'ancien français; les historiens du français s'intéressent moins¹¹ au *sort* éventuel d'un mot français dans la langue anglaise, tandis que pour l'angliciste, l'anglo-normand est la *source* de beaucoup des mots qui le concernent. Les historiens de la langue, au fond, souhaitent écrire son histoire dans le passé, non pas sa continuation dans l'avenir.

Le *Middle English Dictionary* (MED) de Michigan, qui remonte aux années 1950s, est, selon le destinataire de ce volume, « un très bon dictionnaire de l'ancien français »¹². Évidemment, plusieurs cas de figure pour la présence de l'ancien français dans ses colonnes sont envisageables, et je vais m'en occuper de trois. Première possibilité : le MED renferme des citations en anglo-

⁹ Pour le parallélisme entre la situation de l'anglais après la Conquête et l'émergence des langues romanes, également peu documentées, du moins directement, avant l'an Mil, voir la discussion dans Trotter à paraître a. En réalité, bien entendu, la période post-Empire et les quelques 150 ans après la bataille de Hastings n'étaient pas silencieux : on parlait roman et anglais. Les gens n'étaient pas muets : c'est nous qui sommes sourds. (Je résiste avec difficulté à la tentation de traduire cette remarque en anglais, ce qui entraînerait l'emploi des mots *dumb* = (parfois) all. *dumm*; et *deaf*....)

¹⁰ « Peu s'en est fallu pourtant que l'idiome porté en Angleterre par les Normands de Guillaume le Conquérant ne soit devenu la langue commune du Royaume uni. [...] Les conséquences de ce fait [...] eussent été incalculables, et il est à croire qu'elles eussent été profitables à l'humanité » (Smith/Meyer 1889, lvii). *Guai victis*, peut-on dire... (Möhren 2000b).

¹¹ Les dictionnaires comme le FEW et le DEAF font exception.

¹² L'observation a été recueillie au cours d'une conversation dans le Romanisches Seminar de Heidelberg en janvier 2004 (Trotter 2006, n.3).

normand, inconnues par la lexicographie de l'anglo-normand¹³. Comme c'est le cas pour l'OED aussi, le MED renferme souvent des citations en anglo-normand, à titre d'illustration de l'étymon du mot anglais dont il s'agit¹⁴. C'est un phénomène relativement courant dans certains domaines, dont le monde de la navigation et de la construction navale. Grâce notamment aux travaux de Bertil Sandahl¹⁵, le lexique de la mer en moyen anglais est assez bien connu. Une bonne partie de ce lexique est en réalité anglo-normande et fait partie d'un vocabulaire international roman, souvent d'origine méditerranéenne (FennisGal; Trotter 2005). L'on retiendra ici trois mots parmi ceux qui dans le MED, reçoivent un traitement qui peut intéresser la lexicographie française : *pōupe* (n.(2)); *tilater* (n.); et *spūchōur*.

Le premier est défini par le MED sub *pōupe* (n. (2)) sens (a) ainsi : "A raised structure, resembling a tower, at the stern of a ship" et l'on propose une étymologie « OF *pope, pupe, poupe* "stern of a ship" & L *puppis* ». La première citation est en anglo-normand – l'OED *poop* n.1 s'interroge sur la langue d'une citation de Sandahl – et provient d'un document rédigé en anglo-normand : « Un powpe ove le fforechastiell pour les ministraux partenauntz a la barge del hostiel notre tres redouté [Seigneur le Roi] » de 1338 (dans un manuscrit qui date de 1409). C'est donc une attestation relativement tardive : le FEW (9,608a) l'enregistre avec le sens de base "hinterteil des schiffes" depuis « afr. 1246 », datation reprise et documentée par FennisGal (3,1476). La source est un document concernant la croisade de Louis IX. C'est une antédation importante par rapport aux dictionnaires de l'ancien français : GdfC (10,391a) et TL (7,1431) renvoient à Christine de Pizan, le DMF sub *POUPE* ne remonte pas au-delà de 1341 (document des Clos des Galées de Rouen). L'étymologie semble controversée¹⁶. Ce qui ne l'est pas, c'est que le mot n'est pas relevé par l'AND mais qu'il devrait y figurer.

¹³ Inutile de souligner qu'une non-attestation est le plus souvent le résultat de notre ignorance ou de la perte du document qu'il aurait fallu posséder ou simplement se donner la peine de consulter.

¹⁴ Pour la méthodologie de l'OED, voir Durkin 1999. La vision de l'OED, et dans une moindre mesure (car il est plus synchronique) celle du MED, est fondamentalement téléologique : il s'agit de montrer d'où vient un mot, et c'est ainsi qu'un mot qui *deviendra* de l'anglais, même quand il ne l'est pas encore, sera illustré par une citation et un contexte purement français. Dans certains ouvrages (par ex. : SandahlSea) cela peut entraîner un anachronisme flagrant : « it is striking that the earliest instance of *pendant* in English derives from an Anglo-Norman document » (SandahlSea 3,70), commentaire de la citation suivante : « .ij. yerdrops iij. petitz Ropes febles ij. *pendantz* pour lez polankrez ij. Junkes febles et en partie wastez un Cranelyne feble un baill' un Spogeur un Mast pour le Batell' un Anker pour le Batell » Or, ce n'est nullement la première attestation *en anglais*. Cf. Trotter 2006.

¹⁵ Voir n. 14, *supra*.

¹⁶ « Vidos 543 hält das wort für eine entlehnung aus dem gen., weil der älteste beleg in einem transportvertrag mit Genua steht. Doch ist dieses argument nicht zwingend: das frz. wort kann ebenso wohl aus Marseille stammen » (FEW 9,608a) – sans

L'article TILATING du MED (l'OED n'a rien) contient aussi (en dépit du lemme) le verbe *tilater*, visiblement anglo-normand, et cité d'après Sandahl-Sea 1,164: « En quatre cent de Reftrus achat' pour tylater les ditz Escomers » (1347-50). L'étymologie proposée pour *tilating* hésite entre l'anglo-normand, le latin, ou un dérivé du substantif moyen-anglais *tilat(e)*: « From ML *tilatāre*, AF *tilater*, or ME *tilat(e) n.* ». Ce dernier est effectivement attesté en moyen anglais (MED s.v.) mais exclusivement dans des composés avec *-legge* (angl. mod. *ledge*) et *-nail*; l'étymon français ou anglo-normand n'est pas sans poser de problèmes, notamment étymologiques (l'hypothèse communément admise est le norrois *Pilja*, “planche”; Trotter 2001) et la seule forme verbale attestée en France est *tillaquer* (dérivé de *tillac*; 1573, cf. FEW 17,394b). *Tilater*, comme *poupe*, devrait être dans l'AND à part entière, en tant que vedette: en réalité, le mot y est déjà, mais en cachette, dans des citations d'articles de la nouvelle version en ligne (HALBORDER; HURDISER¹ [même citation que sub HALBORDER]; KNORHOLD). Il s'agit de citations exclusivement tirées de SandahlSea, ouvrage auquel la rédaction de l'AND a été sensibilisée par le fait qu'il est utilisé par le DEAF et qu'il figure dans sa remarquable bibliographie.

Le troisième membre de l'équipage est *spūchōur*, avec la glose “Naut. A wooden vessel for carrying or bailing water, a bailer”. Le MED¹⁷ propose une explication étymologique assez complète: « From ONF [= Old Northern French] *espuchoir*, var. of OF *espuisëoir*, *espuisoir*, *espuoir*; for forms cp. AF *espuch(i)er*, *espoucher*, *espouger*, vars. of OF *espuisier* to draw water. » Aucune de ses citations ne confirme l'existence d'un mot certainement anglais. Voici l'article intégral:

(1295) *Acc.Exch.K.R.5/8.m.13 [OD col.]: ij spucheres.

(1336-7) in Sandahl ME Sea Terms 3 141: In ij spoieurs (*l.* spoieurs) emptis ad eandem ad aquam in dictis Wyndingbalies ponendam, precium cuiuslibet iiij d., viij d.

(1352) *Acc.Exch.Q.R.Bundle 20 No.27 [OD col.]: Pro quodam instrumento ligneo vocato spuchour pro aqua fundanda et defendenda de nave... pro quodam vase vocato spouchour.

(1356) *Pipe Roll (PRO) 32 Edw.III m.33/1 [OD col.]: vj scopes, xx hurdellis, et clvj spochours.

1409(1338) Doc.in Nicolas Navy 2 475: [Delivered to..the Barge called] La Marie de la Tour..un ketill, un spogeour.

(1420) *For.Acc.(PRO) 3 Hen.VI F/2b [OD col.]: ij lanternys, j spougeour, ij poleys pro le shroude, et j sketfat.

explication. FennisGal 3,1476 a des attestations de Venise (1267-1275: Martin Da Canal) et de Chypre (c.1320: *Geste des Chiprois*). – Pour l'Angleterre, le rôle joué par le Clos des Galées à Rouen (avec son personnel gènois) est à noter: cf. Trotter 2003c (*calfater*).

¹⁷ OED SPOUCHER n. (de la deuxième édition, 1989) répète essentiellement l'article du MED.

À part la citation de 1409, en fait, toutes les citations semblent renfermer des mots anglo-normands dans un contexte latin avec (en 1352) la preuve que ce mot avait besoin d'être expliqué : « Pro quodam instrumento ligneo vocato *spuchour* pro aqua fundanda et defendenda de nave... pro quodam vase vocato *spouchour* ». Le « vocato » introduit clairement un élément d'une autre langue, ici, à mon avis, l'anglo-normand et non pas l'anglais. D'autant plus que les dictionnaires de l'ancien ou du moyen français ont la forme de base de ce mot, c'est-à-dire avant la disparition du préfixe qui donne la variante aphérétique anglo-normande et par là moyen-anglaise, et avec le sens qu'il nous 'faut' : dans Gdf 3,55a *ESPUISOIR* et TL 3,1265 *ESPUÏSEoir*, le sens est "instrument pour vider l'eau" (Gdf – ce n'est pas une définition très instructive) ou (TL) "Schöpf-eimer". Le DMF sub *ÉPUISOIR* définit "Instrument pour vider l'eau, écope", depuis 1333. Les citations fournies par Gdf sont essentiellement du nord-est ou de l'Angleterre : un « Ban sur les incendies » édité par E. Tailliar en 1849, visiblement picard de 1247 – mais selon la bibliographie du DEAF, suivant Drüppel (1984, 34-41), « source dangereuse »¹⁸ ; un texte de Béthune de 1518 ; dans le cas de TL, une seule attestation, une de celles déjà fournies par Gdf, « *espuchoir*, *Gl. zu hastrum des Joh. Garl., Jahrbuch VI 315* », c'est-à-dire un texte (DEAF : JGarlS) de Jean de Garlande, érudit anglo-normand, dans un manuscrit (tardif) de Lille (Gdf). Une seule citation de 1605 montre le sens "écope" : « *espuisoirs* dont les bateliers vuydent l'eau de leurs bateaux » (Gdf : « DU PINET, *Dioscoride*, éd. de 1605 ». Le DMF a une citation de Mons et une autre de CoutantMoulin, de Flandre (1400). Le FEW (9,629b-630a) reprend essentiellement les renseignements de Gdf : apik. *espuche* "pelle creuse pour rejeter l'eau qui entre dans un bateau" 1518 (source non indiquée : la date est la même que celle d'un document picard cité par Gdf – ?) ; afr. *espuisoir*, renvoyant au texte de 1247 avec reprise de la glose de Gdf et l'ajout de la précision "(dans les incendies)" ; *espuchoir* (« hap. 13.jh. »), apparemment à partir de la glose de Jean de Garlande (mais ce n'est pas un hapax : le mot est également dans le document de Béthune de 1518 cité par Gdf) ; *espuisoir* "écope de barque" (1605 – Oud 1660). A priori, la localisation de l'étymon proposée par le MED est plausible. En même temps, il est logique qu'un mot de batelier provienne des côtes nord de la France. C'est un mot qui sans aucun doute a droit d'asile dans l'AND et qui doit y figurer, peut-être même plus que dans le MED d'où on l'aura repêché.

Deuxième cas de figure, et c'est peut-être plus intéressant : le MED renferme des mots anglais dont l'étymon présumé anglo-normand n'est *pas* attesté – ou en tout cas, ne l'est pas pour l'instant. Il est tout à fait possible de retrouver les seules traces d'un vocable français, ou la première attestation, dans un texte en moyen anglais (Trotter 2003d). De la même façon, le MED – ou tout

¹⁸ « Wie man sieht, sind alle aus Tailliar stammenden Belege zu überprüfen, da die Transkription unglauwbüdig ist » (Drüppel 1984, 41).

document en moyen anglais – peut constituer le chaînon manquant, le ‘missing link’, dans l’histoire qui va de l’anglo-normand à l’anglais moderne¹⁹. La linguistique historique, qui se base dans une certaine mesure sur la reconstruction des étapes non-documentées de l’évolution, nous pousse à nous en servir²⁰. En même temps, on le sait, « a fourteenth- or fifteenth-century Anglo-Norman word might well be evidence for a continental French word » (Möhren 2000a, 166). Il est donc tout à fait possible que la seule trace d’un mot *français* soit cachée sous forme d’un vocable de la langue de la perfide Albion.

Le cas des surnoms (angl. *byname*s) est assez connu (Postles 1995 ; McClure 2010) mais mérite qu’on s’y attarde. Le MED cite souvent pour une attestation un nom tiré d’une liste (de témoins, de bourgeois d’une ville) où il est difficile sinon impossible de savoir de quelle langue il s’agit : « *Walterus Finor* » (1199) sub MED *FINOUR* a un air très latin, « *Robertus le Achatour* » (1240)²¹ par contre sub *ACHATOUR* ressemble à de l’anglo-normand (Trotter à paraître a). *Finour* et *achatour* sont en tout cas attestés en anglo-normand (AND *FINOUR* : une seule citation de 1324, donc antérieure à la forme anglo-normande du MED ; *achatur* existe en anglo-normand depuis (au moins) *PABERNLUM LAISH*) ; de ce point de vue, le MED n’ajoute rien à nos connaissances de cette langue. L’étude récente de McClure (2010) va un peu plus loin. L’auteur cite une série de surnoms de documents de Nottingham qui sont plus anciens que les sources du MED : cela concerne les mots suivants : *ambler* “émailleur” (McClure 2010, 215) ; *candeler/chaundeler* (216) ; *ferroun* “fèvre” cf. AND *FERROUR* (217) ; *forester* (217) ; *furbur*, AND *FURBOUR* : “furbisher, polisher of arms” (218) ; *purchasour* (221) ; *venour* (228). Pour plusieurs de ces noms/mots, McClure signale que les attestations les plus anciennes, surtout celles du XII^e siècle, pourraient représenter l’anglo-normand et non pas le moyen anglais. L’OED se montre assez prudent à l’égard des surnoms, à cause de la difficulté de décider à quelle langue ils appartiennent, et parce qu’ils n’ont aucune valeur référentielle (Durkin 2004) – mais l’on peut être sûr que les surnoms d’origine anglo-normande sont, au début, des mots anglo-normands.

Dans le cas de *ferroun*, McClure (2010, 217) déclare que le mot, bien qu’absent de l’AND, était « clearly current in A[nglo-]F[rançais] ». Il est connu en ancien français (Gdf 3,767a ; TL 3,1764 ; FEW 3,471b) ainsi qu’en latin britannique (DMLBS 928c sub *FERRO*, -ONUS). Le MED et l’OED ne le connaissent

¹⁹ Je reprends l’expression ‘missing link’ de Rothwell 1991. L’article parle bien entendu du chaînon qui manque entre le ‘français’ et l’anglais, à savoir l’anglo-normand.

²⁰ Le renouveau de la reconstruction en linguistique romane rejoint ce qui se fait dans les domaines des langues germaniques et celtiques. La concrétisation d’un programme romaniste se voit dans le projet ‘nouveau REW’, le *DÉRôm* : cf. Buchi, à paraître et Chambon 2007.

²¹ L’existence de l’article ‘français’ le n’est pas probante, car il semble avoir parfois servi à signaler un mot vernaculaire par opposition au latin : voir Trotter 2010c et surtout Wright 2010.

pas : la seule trace insulaire est donc le surnom. Il est à supposer que le mot existait en anglo-normand, du moins à l'état de l'oral, car sinon, d'où vient le surnom ? Un emprunt à travers la Manche semble peu probable. Un mot anglo-normand uniquement oral est en principe irrécupérable. La question se pose : est-ce que les surnoms permettraient d'accéder à l'inaccessible ? « *Das Unzugängliche, Hier wird's Ereignis* » ? On peut l'espérer.

Deux cas également intéressants sont *FOUER* (n.(2)) et *FÖUNDÖUR* (n.(2)). Pour le premier, *fouër*, “one who builds or tends a fire”, le MED propose une étymologie mixte : « AF, from L *focārius*, *focāria* ». Une seule citation, tardive (1440), du *Promptorium Parvulorum* : « Fower [Win : ffoware], or fewelere, or fyrr maker : Focarius, focaria, focularius ». Il s'agit d'une glose, donc d'une attestation à aborder avec prudence (Möhren 2000, 161 n.14 ; Möhren 1997b, 159-160, *contra* Rothwell 1993b ; cf. maintenant Rothwell 2002). Le mot latin *focārius* est ancien en latin britannique (depuis Ælfric, † c. 1025 : DMLBS 2 *FOCARIUS*, 969b). Mais en français et en anglo-normand il n'existe pas. Le FEW (3,648b) propose pour *focārius* : “zum herd gehörig” ; les seules attestations avec notre sens sont sous III. (« in den schulen entlehnt aus lt. *FOCARIUS* ‘küchendiener’ »), et sont régionaux : Meuse *faucaire*, Brillon *focaire* (3,649b). D'une part, donc, des latinismes ; d'autre part, très éloignés de l'anglo-normand. Rien dans Gdf 4,11a, cf. I *FOUIER* et I *FOUIERE*, tous les deux “réchaud” ; cf. TL 3,1975 *FOIER* et *FOIERE* (cf. GdfC 9,632b) ; les sens “foyer” et “réchaud” sont également dans le FEW, et l'AND sub *FOIER*¹ atteste le sens moderne du mot. Mais d'un étymon de *fouër*, avec le sens qu'a le latin *focārius*, aucune trace. Et le mot ne semble pas avoir survécu en anglais non plus. Est-ce un hapax, confectionné pour l'occasion ?

Föundöur (< « OF *fondeur* »), “one who manufactures articles by casting them of molten metal ; a founder or caster”, pose un autre problème, cette fois-ci de type chronologique. Les attestations du mot sont plus nombreuses mais nous nous baladons de nouveau sur les sables mouvants des surnoms difficiles à classer : « *Henricus Fondor* » en 1207 (*Fine Rolls* du roi Jean), ensuite « *Johannes le Fundur* » en 1235 (*Close Rolls*), et à partir de 1402 l'on passe clairement en anglais : « *Bartilmew Dekene, Founder* » dans une liste de noms (RotParl¹M 3,520), la variante *foundour* voyant le jour dans un document de Londres de 1423. Ici au moins, c'est un mot qui a survécu en anglais. OED *FOUNDER* n.3 a comme première citation celle de RotParl¹M. En français, ou dans la lexicographie française, il est légèrement plus tardif. Pour le FEW (3,863b) *fondeur* “celui qui dirige une fonderie” daterait de « seit 1307 » ; la date est probablement basée sur GdfC 9,636a (glose : “celui qui fond les métaux ; qui en dirige la fonte” – la citation de Gdf, « *Thomas le fundeur* », n'autorise nullement la définition trop précise du FEW) ; AND *FUNDUR*² a deux citations du XIV^e siècle, de FraserPet 234 (en 1303) et de RotParl¹M 3,320 (1393-94). Pour TL (3,2028 ; glose : “Gießler”), la première attestation

est de LMestD (1268). Les citations du DMF sub FONDEUR² sont plus tardives. Il serait prudent de conclure que c'est la lexicographie (ou la documentation) qui confond la suite logique de ces attestations, ou bien que c'est le phénomène bien connu du retard entre l'apparition d'un mot à l'oral, et sa documentation (cf. Baldinger 1978) qui explique l'anomalie d'une attestation latine [?] avant la forme anglo-normande, et bien avant les attestations continentales. Autre hypothèse : nous sommes devant un 'latin farci' dans le cas de « Henricus *Fondor* ». En tout cas, une chose est claire : le MED verse sa part au dossier du mot *fondëor*²².

Les exemples pourraient facilement se multiplier. *Estimable*, par exemple, attesté dans le MED, est absent de l'AND et de TL, bien que d'autres mots de la famille y figurent ; le mot est dans GdfC 9,561c depuis « EXIMINES, *Liv. des anges*, B.N. 1000 », soit depuis le XV^e siècle (TLFi)²³. Est-ce que le mot n'a vraiment pas existé en anglo-normand ? Ou faut-il refaire l'indication du MED « OF, & L *aestimābilis* » ? Un autre exemple : le MED distingue entre BAUDERIE (n. (1)) "(a) Pandering, or an instance of it; (b) a brothel; (c) lechery, debauchery" et BAUDERIE (n. (2)) "Gaiety; ?match-making". L'étymologie ultérieure des mots est compliquée (Levy 1953 ; Rothwell 2007, 366-373) mais l'absence du sens "pandering" dans l'AND sub [BALDORIE] est remarquable ; *baude*, par contre, a le sens sexuel nécessaire (et n'a que ce sens) en anglo-normand (AND s.v.). Il est difficile de croire que l'absence du prédécesseur du *bauderie* (1) moyen-anglais est autre qu'un hasard.

Le troisième cas de figure implique l'anglais dialectal moderne à côté du moyen anglais et de l'anglo-normand. Un exemple : *maumet* dans le MED. Avec une étymologie "OF *mahomet*, *mahumet*", sub (2) sont fournis des "Misc. senses: (a) ?a supernatural being of less than human size; fairy, pixy; (b) ?a figure, image, or doll (used in church at Christmas or some other feast); (c) one who acts at someone else's bidding; a puppet, tool, instrument; (d) as surname." Aucun de ces sens – relativement peu attestés, semble-t-il, avec une seule citation par sens en dépit de la gamme sémantique que recouvrent les définitions – ne se trouve dans l'AND, qui ne propose pour *mahumet* que les gloses : "idol", et "idol used in practice of magic" (cf. sub MAHON, "idol, pagan god") ; la révision en cours n'a rien à ajouter au niveau des sens ; le DMLBS 1687b non plus. TL (5,785) définit *mahomet* : "Götzenbild, Götze (auch übertr.)", mais les citations sont toujours dans un contexte religieux. Gdf (5,68c) reste également dans ce même domaine. Le DMF sub MAHOMET enregistre le sens un peu développé du "conseiller intime qui manœuvre dans l'ombre, favori". Cependant, dans des dialectes de l'anglais moderne, le sens s'est étendu et *mommet* < *mahomet* signifie selon le *Survey of English Dia-*

²² Cf. aussi Gdf 4,57b 3 FONDEOR "creuset destiné à la fonte".

²³ FEW : « hap. 14. jh. ; 15. jh. – » (24,232a) ; « Schon im lt. *aestimabilis*, *inaestimabilis*, aber doch wohl im fr. neu gebildet » (24,233a n.8).

lects (SED) des années 50 (Orton *et al.* 1962-68, II.3.7) “épouvantail” dans plusieurs comtés de l’Angleterre du sud-ouest : à un point d’enquête dans les comtés du Worcestershire ; Gloucestershire, Wiltshire, et Devon ; à neuf endroits du Somerset (voir carte n° 80 dans Orton / Wright 1974). L’OED a MAMMET n., « Now chiefly arch. and regional » ; une citation d’un livre publié en 1930 appuie le sens attribué par le SED. Le FEW est intéressant pour ce mot. Sub MAHOMET (19,112a), dans la vallée du Rhône se trouve le même sens “épouvantail” (ALF 1817) et dans le Couserans celui, moins éloigné du noyau sémantique (Möhren 1997a, 129) du mot, *moumo* “statue” (19,113a). En Wallonie sont enregistrés *mawoumet* “caricature qu’on dessine ; homme de paille qu’on place à proximité de la demeure d’une personne qu’on veut ridiculiser” (La Louvière, Hainaut) et *mahomet* “figure d’homme qu’on va peindre au blanc de chaux, la nuit du premier mai, sur la porte de ceux qu’on veut livrer à la risée ou au mépris public” (Mons)²⁴. Le même mot surgit çà et là dans les Vosges à l’époque moderne (ALLR 97 ; cf. Billy 1993, 210). Or, il y a ici plusieurs explications possibles. Serait-ce un développement purement « interne » en anglais et *indépendamment*, en occitan, en wallon et dans les Vosges ? Ou n’avons-nous pas plutôt affaire à une évolution assez générale qui aurait également touché l’anglo-normand, sans qu’elle n’ait laissé de trace – ce qui veut dire, en anglo-normand, de trace écrite ? Il ne serait pas surprenant qu’une évolution pareille soit essentiellement orale car au fond, les documents ou textes qui parlent d’un épouvantail ne sont sans doute pas très nombreux²⁵. Une absence comparable de documentation se trouve dans le cas du *hérisson* (*urchin* en anglais) et peut-être aussi dans celui de *close*, “champ clos”. Ce dernier est cependant connu par des attestations écrites et dans des noms de lieu, en anglo-normand et en anglais, bien que ce mot aussi soit devenu dialectal et par là, obsolète, comme *momet* et *urchin*²⁶. De nouveau, il semble donc

²⁴ « Die übertragenen bed. des wortes erklären sich meist von der bed. “götzenbild” aus, die das wort im Mittelalter hatte [...] So auch ausserhalb des gallorom., vgl. mangl. *mahum* “götzenbild”, *maumet*, fläm. *mahomet* “vogelscheuche”. ... » (19,113a).

²⁵ Le sens est absent de l’EDD. On remarquera (SED II.3.7) la richesse des synonymes disponibles en anglais pour désigner cet objet : il est probable que la plupart des mots recensés font partie de la langue parlée uniquement. Même richesse en gallo-roman : cf. FEW 22², 83b sub épouvantail et BaldEt 2, 236 (nos. 2661-2663).

²⁶ *Hérisson* (FEW 3, 238a ERICIUS) : passé en anglais et bien attesté au Moyen Âge (MED *IRCHOUN*) ainsi qu’en anglo-normand (AND *HERIÇUN*), mais exclusivement dialectal en anglais moderne (Orton *et al.* 1962-68, IV.5.5 ; Trotter, à paraître a). *Close* (Trotter, à paraître b) : attesté en anglo-normand, dans des documents administratifs, AND sub *CLORE* et surtout dans d’autres citations du dictionnaire, ainsi que dans des documents inédits du Cumbria Record Office, Kendal (et moins sûrement avec le sens précis qui nous intéresse en français du continent : GdfC 9, 114a et TL 2, 502 ; cf. aussi FEW 2¹, 755b) ; en anglais dialectal, Orton *et al.* 1962-68, I.1.1. – L’existence de mots ruraux de ce type remet peut-être en cause l’idée reçue selon laquelle la campagne anglaise aurait été essentiellement monolingue et anglophone (cf. Short 2009b, 245).

qu'il y a un chaînon qui manque, un 'missing link', que l'anglais est capable d'ajouter au mosaïque que nous tentons de reconstruire.

Quelles sont les leçons à tirer de cette excursion dans le MED ? Surtout, que la lexicographie de l'anglo-normand, et la lexicographie du français, a intérêt à explorer le MED. Frankwalt Möhren a – comme d'habitude – raison. Et aussi que l'anglais – médiéval bien sûr, mais peut-être l'anglais dialectal moderne aussi – peut fournir des éléments qui, sinon, manqueraient dans l'histoire de la langue française, et surtout dans l'histoire de sa variété insulaire. Les Anglais sont des romanophones sans le savoir – et probablement sans le vouloir. Comme les langues romanes d'aujourd'hui sont capables de nous renseigner sur les étapes perdues ou cachées entre le latin et ces mêmes langues, il est tout à fait logique que le recours à l'anglais, une dernière étape en quelque sorte de l'évolution historique du latin au français et au-delà, nous permette de remplir les cases vides de cette histoire. Le 'chaînon manquant', ici, c'est l'étape anglo-normande, et pour le retrouver, on peut avoir recours à l'anglais. C'est ainsi que cette langue qui menace d'envahir de nos jours la France, peut servir aux historiens de la langue française.

David TROTTER

Références bibliographique

- ALLR = Lanher, Jean / Litaize, Alain / Richard, Jean, 1979-2007. *Atlas linguistique et ethnographique de la Lorraine romane*, Paris, CNRS, 4 vol.
- Baldinger, Kurt, 1978. « Séance de clôture : Le Colloque dans le cadre de la lexicologie historique du français », in : Höfler, Manfred (ed.), *La lexicographie française du XVI^e au XVIII^e siècle. Actes du Colloque International de Lexicographie dans la Herzog August Bibliothek Wolfenbüttel (9-11 octobre 1979)*, Wolfenbüttel, Herzog August Bibliothek, 149-158.
- Belmon, J. / Vieliard, F., 1997. « Latin farci et occitan dans les actes du XI^e siècle », *BEC* 155, 149-183.
- Billy, Pierre-Henri, 1993. *Index onomasiologique des Atlas Linguistiques par régions (domaine gallo-roman)*, de l'Atlas Linguistique de la France, et du Französisches Wörterbuch XXI-XXIII, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail.
- Brunel, C., 1922. « Les premiers exemples de l'emploi du provençal dans les chartes », *R* 48, 335-364.
- Buchi, Éva, à paraître. « Cent ans après Meyer-Lübke : le Dictionnaire Étymologique Roman (DÉRom) en tant que tentative d'arrimage de l'étymologie romane à l'étymologie générale », in : ACILFR XXVI.
- Chambon, Jean-Pierre, 2007. « Remarques sur la grammaire comparée-reconstruction en linguistique romane (situation, perspectives) », *MSLP* 15, 57-72.

- Clanchy, Michael, ²1993. *From Memory to Written Record: England, 1066-1307*, Oxford, Blackwell.
- Da Rold, Orietta, 2006. «English Manuscripts 1060 to 1220 and the Making of a Resource», *Literature Compass* 3, 750-766, disponible en ligne à <<http://onlinelibrary.wiley.com/>> (DOI:10.1111/j.1741-4113.2006.00344.x)
- De Jong, Thera, 1996. «L'anglo-normand des 13^e et 14^e siècles: un dialecte continental ou insulaire?», in: Nielsen, Hans-Frede / Schøsler, Lene (ed.), *The Origins and Development of Emigrant Languages. Proceedings from the Second Rasmus Rask Colloquium, Odense University, November 1994*, Odense, Odense University Press, 55-70.
- Drüppel, Christoph J., 1984. *Altfranzösische Urkunden und Lexikologie. Ein quellenkritischer Beitrag zum Wortschatz des frühen 13. Jahrhunderts*, Tübingen, Niemeyer.
- Durkin, Philip, 1999. «Root and branch: revising the etymological component of the Oxford English Dictionary», *TPhS* 97, 1-50.
- Durkin, Philip, 2004. «What counts as evidence for an English word? Occupational surnames as a case study», *TPhS* 102, 359-364.
- EDD = Wright, Joseph, 1898-1905. *English Dialect Dictionary*, Oxford, Oxford University Press.
- Gregory, Stewart / Trotter, D.A. (ed.), 1997, *De mot en mot. Aspects of medieval linguistics. Essays in honour of William Rothwell*, Cardiff/Londres, University of Wales Press/MHRA.
- Ingham, Richard, 2010a. (ed.) *The Anglo-Norman Language and its Contexts*, York, York Medieval Press.
- Ingham, Richard, 2010b. «The Transmission of Later Anglo-Norman: Some Syntactic Evidence», in: Ingham 2010a, 164-182.
- Levy, Raphael, 1953. «The Etymology of English "Bawd" and Cognate Terms», *PQ* 32, 83-89.
- McClure, Peter, 2010. «Middle English occupational bynames as lexical evidence: a study of names in the Nottingham borough court rolls», *TPhS* 108, 164-173, 213-231.
- Möhren, Frankwalt, 1977. «L'apport des textes techniques à la lexicologie: La terminologie anglo-normande de l'agriculture», in: ACILFR XIV, 4, 143-157.
- Möhren, Frankwalt, 1981. «Agn. AFRE / AVER. Eine wortgeschichtliche und wissenschaftsgeschichtliche Untersuchung», *ASNS* 218, 129-136.
- Möhren, Frankwalt, 1985. «Analyse sémantique structurale et contexte. Les dénominations du mouton dans des textes techniques», in: Dees, A. (ed.) *Actes du IV^e Colloque international sur le Moyen Français*, Amsterdam, Rodopi, 119-142.
- Möhren, Frankwalt, 1986. *Wort- und sachsengeschichtliche Untersuchungen an französischen landwirtschaftlichen Texten, 13., 14. und 18. Jahrhundert* (Seneschauzie, Menagier, Encyclopédie), Tübingen, Niemeyer.
- Möhren, Frankwalt, 1991. «Theorie und Praxis in Stones *Anglo-Norman Dictionary*», *ZrP* 107, 418-442.
- Möhren, Frankwalt, 1994. «Bilan sur les travaux lexicologiques en moyen français, avec un développement sur la définition», in: Combettes, Bernard / Monsonégo, Simone (ed.), *Le moyen français. Actes du VIII^e Colloque international sur le Moyen Français*, Paris/INaLF, CNRS/Didier, 195-210.

- Möhren, Frankwalt, 1995 (avec Baldinger, Kurt). « Zum Weintransport zu Wasser im Jahre 1295 », *ZrP* 111, 51-55.
- Möhren, Frankwalt, 1997a. « Unité et diversité du champ sémasiologique – l'exemple de l'*Anglo-Norman Dictionary* », in: Gregory / Trotter 1997, 127-146.
- Möhren, Frankwalt, 1997b. « Édition et lexicographie », in: Gleßgen, Martin-Dietrich / Lebsanft, Franz (ed.), *Alte und neue Philologie*, Tübingen, Niemeyer, 153-166.
- Möhren, Frankwalt, 2000a. « Onefold lexicography for a manifold problem ? », in: Trotter 2000a, 157-168.
- Möhren, Frankwalt, 2000b. « Guai victis ! Le problème du *gu* initial roman », *MedRom* 24, 5-81.
- Möhren, Frankwalt, 2003. « Bilanz und Perspektiven », in: Städtler, Thomas (ed.), *Wissenschaftliche Lexikographie im deutschsprachigen Raum*, Heidelberg, Winter, 33-47.
- Möhren, Frankwalt, 2005. « Englisch *standard*. Ein Beispiel französisch-englischer Wort- und Sachgeschichte », in: Dahmen, Wolfgang et al. (ed.), *Englisch und Romanisch*, Tübingen, Narr, 53-75.
- Möhren, Frankwalt, 2009. « Wissenschaftliche Lexikographie und der tiefere Sinn », in: Bandini, Ditte / Kronauer, Ulrich (ed.), *Früchte vom Baum des Wissens. Eine Festschrift der wissenschaftlichen Mitarbeiter*, Heidelberg, Universitätsverlag Winter, 85-96.
- Orton, Harold et al., 1962-1968. *Survey of English Dialects*, Leeds, E.J. Arnold, 13 vol.
- Orton, Harold / Wright, Nathalia, 1974. *A Word Geography of England*, London/New York/San Francisco, Seminar Press.
- Postles, David, 1995. « Noms de personnes en langue française dans l'Angleterre du moyen âge », *Le Moyen Age* 101, 7-21.
- Roques, Gilles, 1997. « Des Interférences picardes dans l'Anglo-Norman Dictionary », in: Gregory / Trotter 1997, 191-198.
- Roques, Gilles, 2007. « Les régionalismes dans quelques textes anglo-normands », in: ACILPR XXIV, 4, 279-292.
- Rothwell, William, 1980. « Lexical Borrowing in a Medieval Context », *Bulletin of the John Rylands University Library of Manchester* 63, 118-43.
- Rothwell, William, 1991. « The Missing Link in English Etymology: Anglo-French », *Medium Aevum* 60, 17396.
- Rothwell, William, 1993a. « The « Faus franceis d'Angleterre » : later Anglo-Norman », in: Short, Ian (ed.) *Anglo-Norman Anniversary Essays*, Londres, Anglo-Norman Text Society, 309-326.
- Rothwell, William, 1993b. « From Latin to Anglo-French and Middle English: the role of the multi-lingual gloss », *MLR* 88, 581-99.
- Rothwell, William, 1994. « The Trilingual England of Geoffrey Chaucer », *Studies in the Age of Chaucer* 16, 45-67.
- Rothwell, William, 1998. « Arrivals and departures: the adoption of French terminology into Middle English », *ES* 79, 144-165.
- Rothwell, William, 2001. « OED, MED, AND: the making of a new dictionary of English », *Anglia* 119, 527-553.

- Rothwell, William, 2007. «The semantic field of Old French *astele*: the pitfalls of the medieval gloss in lexicography», *Journal of French Language Studies* 12, 203-220.
- Rothwell, William, 2007. «Synonymity and semantic variability in medieval French and Middle English», *MLR* 102, 363-380.
- Short, Ian, 1980. «On bilingualism in Anglo-Norman England», *RPh* 33, 467-479.
- Short, Ian, 2009a. «*Verbatim et literatim*: oral and written French in 12th-century Britain», *VR* 68, 156-168.
- Short, Ian, 2009b. «*Anglici loqui nesciunt*: monoglots in Anglo-Norman England», *CN* 69, 245-262.
- Smith, Lucy Toulmin / Meyer, Paul, 1889. *Les Contes moralisés de Nicole Bozon*, Paris, SATF.
- Trotter, David, 2000a (ed). *Multilingualism in Later Medieval Britain*, Cambridge, D.S. Brewer.
- Trotter, David, 2001. «Le clou tillart: régionalisme normanno-picard en ancien français?», *RLiR* 65, 369-380.
- Trotter, David, 2003a. «Not as eccentric as it looks: Anglo-Norman and French French», *FMLS* 39, 427-438.
- Trotter, David, 2003b. «L'anglo-normand: variété insulaire, ou variété isolée?», *Médiévales* 45, 43-54.
- Trotter, David, 2003c. «*Oceano vox*: you never know where a ship comes from. On multilingualism and language-mixing in medieval Britain», in: Braunmüller, Kurt / Ferraresi, Gisella (ed.), *Aspects of Multilingualism in European Language History*, Amsterdam, Benjamins, 15-33.
- Trotter, David, 2003d. «The Anglo-French lexis of the *Ancrene Wisse*: a re-evaluation», in: Wada, Yoko (ed.), *A Companion to Ancrene Wisse*, Cambridge, D.S. Brewer, 83-101.
- Trotter, David, 2005. «Langue et transmission du savoir artisanal: la construction navale en Angleterre au Moyen Âge», in: Nobel, Pierre (ed.), *La Transmission des Savoirs au Moyen Âge et à la Renaissance*, Besançon, Presses Universitaires de la Franche-Comté, 319-329.
- Trotter, David, 2006. «Language Contact, Multilingualism, and the Evidence Problem», in: Schaefer, Ursula (ed.), *The Beginnings of Standardization: Language and Culture in Fourteenth-Century England*, Frankfurt, Peter Lang, 73-90.
- Trotter, David, 2008. «L'anglo-normand en France: les traces documentaires», in: *Académie des Inscriptions et Belles-Lettres: Comptes rendus des séances de l'année 2008, avril-juin*, 893-904.
- Trotter, David, 2009a. «*Auxi bien dela come decea*: l'anglo-normand en France», in: Reinheimer Rîpeanu, Sanda (ed.), *Studia Lingvistica in honorem Mariæ Manoliu*, Bucureşti, Editura Universităţii din Bucureşti, 360-369.
- Trotter, David, 2009b. «Stuffed Latin: vernacular evidence in Latin documents», in: Wogan-Browne, Jocelyn et al. (2009), 153-163.
- Trotter, David, 2010a. «L'apport de l'anglo-normand à la lexicographie du français, ou: les «gallicismes» en anglais», in: Thibault, André (ed.), *Gallicismes et théorie de l'emprunt linguistique*, Paris, L'Harmattan, 147-168.

- Trotter, David, 2010b. «Language labels, language change, and lexis», in: Kleinhenz, Christopher / Busby, Keith (ed.), *Medieval Multilingualism: The Francophone World and its Neighbours*, Amsterdam, Brepols, 43-61.
- Trotter, David, 2010c. «Bridging the Gap: The (Socio-)linguistic Evidence of Some Medieval English Bridge Accounts», in: Ingham (2010), 52-62.
- Trotter, David, 2011. «(Socio)linguistic realities of language contact across the Channel in the thirteenth century», in: Burton, Janet / Schofield, Philipp / Stöber, Karen (ed.), *Thirteenth-Century England XIII: England and France in the Thirteenth Century*, Cambridge, Boydell & Brewer, 117-131.
- Trotter, David, à paraître, a. «Une rencontre germano-romane dans la Romania Britannica», in: ACILFR XXVI.
- Trotter, David, à paraître, b. ««Saunz desbriser de hay ou de clos»: clos(e) in Anglo-French and in English», in: un volume de mélanges.
- Wogan-Browne, Jocelyn et al., 2009. (ed.). *Language and Culture in Medieval Britain. The French of England c.1100–c.1500*, York, York Medieval Press/Boydell & Brewer.
- Wright, Laura, 1996. *Sources of London English: Medieval Thames Vocabulary*, Oxford, Clarendon Press.
- Wright, Laura, 2010. «A Pilot Study on the Singular Definite Articles *le* and *la* in Fifteenth-Century London Mixed-Language Business Writing», in: Ingham 2010a, 130-142.